

LEUR SECONDE GUERRE MONDIALE

BRUNO HALIOUA



LEUR SECONDE
GUERRE MONDIALE

BUCHET • CHASTEL

*À Marcou, mon frère qui m'a donné
l'idée d'écrire ce livre.*

Ouvrage publié sous la direction de Claude Quétel.

© Buchet Chastel / Libella, Paris, 2020

ISBN : 978-2-283-03439-2

INTRODUCTION

La Seconde Guerre mondiale a donné lieu à la publication de milliers d'essais, de romans, de documentaires et d'œuvres cinématographiques. Mais la majorité des Français dispose d'une connaissance parcellaire et assez floue de la débâcle de 1940, de l'occupation allemande, de la Résistance, de la Collaboration, de la persécution des Juifs, et de la Libération. Certains aspects de ces années noires de l'histoire de France ont été largement documentés tandis que d'autres sont relativement méconnus de nos jours.

La vie de la plupart des Français a été complètement bouleversée au cours de cette période qui a duré exactement 2 076 jours. Ils ont connu la souffrance, la peur, la joie, la haine, l'amour ; mais ils ont aussi été confrontés à la mort d'êtres chers. Les autobiographies ou les biographies de ceux qui ont vécu ces années relatent des moments de la vie quotidienne, des problèmes personnels ou des rencontres déterminantes, mais aussi des situations tragiques ou parfois amusantes en rapport avec la guerre. Nombreux sont ceux qui ont été les acteurs parmi tant d'autres d'événements historiques qui sont rapportés en quelques pages, voire en quelques lignes. À la lecture de certains témoignages, la sempiternelle question qui nous

taraude est de savoir comment nous aurions agi si nous avions été à leur place.

Cela nous a conduit à écrire cet ouvrage qui relate l'histoire de la Seconde Guerre mondiale en France à travers les récits souvent méconnus de ces femmes et de ces hommes ayant marqué les soixante-quinze dernières années. Le plus souvent, ces personnalités de la télévision, ces écrivains, ces artistes, ces chanteurs, ces journalistes et ces hommes politiques ont gardé le silence pendant plusieurs décennies sur leurs actes héroïques. Qui sait que Guy Lux, Bernard Blier, Jean Lefebvre et Léon Zitrone se sont évadés des stalags au péril de leur vie ? Qui connaît la participation des Cadets de Saumur Georges de Caunes et Jean Ferniot aux combats glorieux de juin 1940 ? Qui imaginerait que Michel Galabru s'est évadé d'un camp disciplinaire de requis du Service du travail obligatoire et qu'il a intégré une formation de partisans yougoslaves ? Les exemples d'actes courageux et téméraires sont nombreux et restent trop méconnus.

Louis Aragon, Jean-Pierre Melville, Pierre Dux, Joseph Kessel et Robert Merle ont vécu l'enfer de la bataille de Dunkerque. Le sergent Ahmed Ben Bella, le caporal-chef Krim Belkacem, l'adjudant Mohammed Boudiaf et Mostefa Ben Boulaïd, futurs leaders du FLN, ont participé activement et de manière héroïque à la campagne d'Italie, au débarquement de Provence et à la libération de la France. Alain Mimoun, qui a obtenu la médaille d'or aux Jeux olympiques de Melbourne de 1956, a été blessé grièvement à la jambe pendant la bataille de Monte Cassino, ce qui ne l'a pas empêché de se porter volontaire pour reprendre le combat aux côtés de ses frères d'armes. Françoise Giroud et Juliette Gréco ont été emprisonnées à la prison de Fresnes pour avoir pris part à la Résistance.

Jean-Marc Thibault et Jean Gabin se sont comportés en héros dans les combats de la poche de Royan. Pierre Dac, Jean-Pierre Aumont, Jean-Pierre Melville et Joseph Kessel ont traversé les Pyrénées au péril de leur vie pour rejoindre les Forces françaises libres. Gérard Philipe, Yves Montand, Jean Marais, Alain Decaux, Valéry Giscard d'Estaing et Jean d'Ormesson ont participé à la libération de Paris.

Les drames que certains ont vécus sont peu connus. Jean-Pierre Coffe et Jean-Louis Trintignant ont été les témoins de la tonte de leurs mères à la Libération. Sacha Distel, Sami Frey, André Glucksmann, Pierre Barouh, Victor Lanoux, Jean Ferrat, Serge Gainsbourg, Jean-Marie Lustiger, Anouk Aimée, Popeck et Barbara ont été des enfants cachés. Jean-Paul Belmondo a de son côté subi un mitraillage par un avion allié. Annie Girardot a failli perdre la vie au cours des bombardements massifs de Caen le 6 juin 1944. Robert Hossein a, quant à lui, été perdu par ses parents pendant l'exode. Tino Rossi, José Giovanni et Charles Hernu ont été emprisonnés à la Libération.

Les événements qu'ils ont vécus durant cette période noire ont parfois eu des répercussions sur leur vie personnelle, professionnelle ou sociale. Jean-Paul Sartre et François Mitterrand ont été métamorphosés au contact des camarades qu'ils ont rencontrés au cours de leur emprisonnement dans les stalags. Georges Brassens et Raymond Devos ont été encouragés à poursuivre leur carrière artistique par leurs compagnons du Service du travail obligatoire qui étaient enthousiasmés par leur talent. Les Compagnons de la Chanson et les Frères Jacques ont été constitués par des jeunes qui animaient de petits spectacles pour distraire leurs camarades des Chantiers de jeunesse. Louis de Funès, qui était pianiste dans une boîte de nuit, s'est largement inspiré, dans ses interprétations comiques,

de l'attitude obséquieuse des serveurs et des maîtres d'hôtel quand ils étaient en présence d'officiers allemands. Le petit Marcel Gotlib s'évadait par le dessin de l'enfer qu'il vivait chez des paysans qui le cachaient. Celui qui n'était pas encore Marcel Marceau a compris qu'il pouvait obtenir le silence des enfants juifs à qui il faisait traverser la frontière suisse en leur faisant des mimes, sans imaginer qu'il amorçait le début d'une carrière internationale. Jacques Vergès et Frantz Fanon ont pris conscience des comportements discriminatoires à l'égard des populations colonisées pendant qu'ils participaient au débarquement de Provence et à la libération de la France. Charles Denner, grièvement blessé dans les combats du maquis, a juré de devenir acteur de cinéma s'il réussissait à survivre. Claude Lelouch a conçu un amour et une passion pour le septième art en grande partie parce qu'il était caché dans les salles des cinémas pendant les rafles. Claude Chabrol a puisé dans la petite ville de Sardent, dans la Creuse où il s'est réfugié, l'inspiration de sa future œuvre cinématographique. Le combat politique de Jean Ferrat et l'engagement religieux de Jean-Marie Lustiger ont eu pour point de départ les persécutions antijuives. Jean Yanne a développé un esprit critique anticonformiste mêlé d'un humour caustique exceptionnel en assistant au retournement de veste brutal de son instituteur, partisan du maréchal Pétain, qui est devenu FFI du jour au lendemain. L'engagement politique de Michel Rocard a débuté pendant qu'il assurait l'accueil et les soins des déportés libérés des camps de concentration à l'hôtel Lutetia.

Nombreux sont les enfants juifs qui resteront meurtris à jamais par la disparition de leurs proches dans les camps d'extermination. Après son poignant *Nuit et brouillard* composé en 1963, Jean Ferrat consacra tardivement, en 1991,

une chanson à sa souffrance personnelle, *Nul ne guérit de son enfance*, où il évoquera son père « qui disparut avec la guerre » : « Celui qui vient à disparaître / Pourquoi l'a-t-on quitté des yeux / On fait un signe à la fenêtre / Sans savoir que c'est un adieu¹. »

Ces épisodes permettent de mieux comprendre la personnalité d'hommes et de femmes qui ont considérablement marqué les soixante-quinze dernières années. Ils permettent également de comprendre la personnalité des enfants qui n'ont pas connu cette période de la guerre et dont les parents ont eu une attitude héroïque sous l'Occupation. Le dénominateur commun de leurs pères a été de devoir faire preuve de discrétion sur leurs actions. Le père de Jean-Jacques Goldman a été responsable des commandos à la libération de Villeurbanne lors de l'insurrection de 1944 ; celui de Michel Fugain a été commandant en second de Reims-Coty : réseau de renseignement des Forces françaises combattantes (FFC) à Chambéry, puis à Grenoble. Et le père de Pierre Lescure a été l'un des organisateurs de la manifestation du 11 novembre 1940. Nombreux sont les enfants de ces témoins qui n'ont jamais interrogé longuement leurs parents sur cette période noire de l'Occupation et qui le regrettent amèrement, comme l'a exprimé l'auteur de bandes dessinées René Tardi à propos de son père, qui avait été prisonnier de guerre en Allemagne : « Combien je regrette de ne pas lui avoir posé certaines questions alors qu'il en était encore temps. Des questions qui resteront sans réponse²... »

Les historiens de la Seconde Guerre mondiale ont tendance à délaissier les témoignages humains alors qu'ils foisonnent d'informations qui permettent de mieux comprendre certains événements. Il m'a paru important de

LEUR SECONDE GUERRE MONDIALE

relater l'histoire de cette guerre selon une approche originale et novatrice en utilisant la technique littéraire, connue sous le nom de « petite histoire », qui consiste à faire revivre un événement en s'appuyant sur les tranches de vie d'hommes et de femmes qui ont été acteurs de l'Histoire avec un grand H.

CHAPITRE 1

DE LA DRÔLE DE GUERRE À LA DÉBÂCLE

DANS L'ATTENTE

Septembre 1939 : « Boum, le monde entier fait boum »

1^{er} septembre 1939. Nombreux sont les Français qui fredonnent la chanson à la mode de Charles Trenet : « Boum, le monde entier fait boum. » Ce jour-là, à partir de 4 h 45 du matin, l'armée allemande envahit la Pologne en utilisant la tactique du *Blitzkrieg**. L'Angleterre, qui avait signé, le 25 août 1939, un traité d'alliance avec la Pologne, ordonne à l'Allemagne de retirer ses troupes. À la suite du refus d'Adolf Hitler, l'Angleterre déclare la guerre à l'Allemagne, le dimanche 3 septembre à 11 heures du matin. La France remet à l'Allemagne un ultimatum qui expire le même jour à 17 heures**. Georges Simenon, qui se trouve à Nieul, en Charente-Maritime, est abasourdi à l'annonce

* Le *Blitzkrieg* est une tactique de guerre éclair qui associe une attaque rapide, massive et intense des divisions blindées et une action offensive de l'aviation (Luftwaffe) en première ligne, suivies de l'infanterie, afin d'enfoncer les lignes par surprise sur quelques points névralgiques.

** Deux jours plus tard, les États-Unis déclarent officiellement leur neutralité. Le Congrès américain votera le 4 novembre la loi Cash and Carry, qui autorise la vente de matériel militaire aux belligérants.

de cette nouvelle¹. Il descend à la cave et remonte plusieurs bouteilles de champagne pour trinquer avec ses proches afin de se « donner le courage de regarder l'avenir en face² ». En apprenant la déclaration de guerre à la radio, Arno et Raïssa Klarsfeld crient tellement fort que leur fils Serge, âgé de 5 ans, prend peur et se met à courir ; il tombe et se blesse à l'arcade sourcilière, ce qui lui vaut d'être considéré comme le « premier blessé » de la guerre à l'hôpital Henry-Dunant de la Croix-Rouge, rue Michel-Ange, à Paris³.

La Seconde Guerre mondiale vient de commencer. L'armée polonaise, abandonnée à son sort, oppose une résistance héroïque en espérant une intervention militaire massive des troupes franco-britanniques. Le haut commandement français, dirigé par le généralissime Maurice Gamelin, commandant en chef des forces armées terrestres françaises, déclenche une offensive symbolique limitée en territoire allemand dans la forêt de la Warndt, dans la Sarre, le 7 septembre. Pendant ce temps, l'armée soviétique pénètre à son tour en Pologne le 17 septembre, conformément à une clause secrète du « pacte germano-soviétique ». L'armée polonaise, incapable de faire face à cette offensive, s'effondre. La Pologne capitule le 29 septembre. En l'espace de trois semaines, elle est partagée en deux par les Soviétiques et les Allemands. Au même moment, le général Gamelin donne l'ordre aux troupes françaises de se retirer du territoire allemand où elles avaient pris position. Alors que la France et la Grande-Bretagne n'ont pratiquement rien fait pour aider la Pologne, Adolf Hitler est satisfait : il peut désormais préparer son armée en vue d'une offensive de grande envergure contre les Français et les Britanniques sur le front Ouest.

Mobilisation générale

Un peu partout en France, les gens se pressent devant les affiches placardées à la hâte appelant à la mobilisation générale : 2,6 millions de Français se retrouvent sous les drapeaux. La petite Brigitte Bardot, âgée de 6 ans, assiste tristement, avec sa mère et sa sœur, au départ de son père, le capitaine Louis Bardot, qui vient de s'engager dans le 155^e régiment d'infanterie alpine alors qu'il avait été blessé pendant la Première Guerre mondiale⁴. Icek Judko Percec, le père de Georges Percec, s'engage dans l'armée française pour toute la durée de la guerre, conscient qu'il est de son devoir de Juif polonais d'exprimer sa reconnaissance envers la France qui l'a accueilli⁵. Les gens ont une idée imprécise des conséquences de la déclaration de guerre. Certains, comme le jeune Léon Zitrone, âgé de 23 ans, sont soulagés, car depuis plusieurs mois les intentions belliqueuses d'Adolf Hitler devenaient de plus en plus manifestes : « Je fais partie de ceux qui, après tant de journées de tension, n'ont brusquement plus peur⁶. »

Personne ne sait combien de temps va durer cette nouvelle guerre, comme l'explique Stéphane Hessel, âgé de 22 ans, qui fait ses classes d'aspirant à Saint-Maixent : « Si nous n'avions aucun doute quant à l'issue du conflit, la question de sa durée se posait : guerre courte ou guerre longue⁷ ? » La plupart des Français ne comprennent pas très bien les conséquences de la déclaration de guerre, telle la plus célèbre actrice française, Michèle Morgan : « C'était fou comme les gens semblaient insouciantes, comme nous paraissions gais. Je crois qu'on voulait oublier la menace qui pesait, s'étourdir encore un peu⁸. » Sur le moment, elle est surtout attristée par la séparation forcée avec Jean

Gabin, son illustre partenaire de *Quai des brumes*, avec lequel elle file le parfait amour à Brest. Le tournage du film *Remorques* réalisé par Jean Grémillon, auquel ils participent, est brutalement interrompu⁹. Jean Gabin reçoit sa feuille de route pour rejoindre son poste d'affectation à Cherbourg. Désormais premier maître fusilier Jean Moncorgé, il considère qu'il doit faire son devoir. Il cherche à passer inaperçu dans sa caserne et à faire oublier aux autres marins qu'il est un acteur légendaire. Le scénariste du film, Jacques Prévert, comprend que la situation est grave. Il éprouve toutefois un sentiment d'amertume en repensant à une jeune femme entr'aperçue à l'occasion du tournage d'une scène qui se déroulait sous une pluie langoureuse mais « heureuse ». Il regrette longtemps de ne pas avoir eu le temps de lui parler et repensera très souvent à cette belle inconnue, se demandant toujours ce qu'elle est devenue, en particulier après l'annonce des violents bombardements de Brest par l'aviation alliée. Il donnera le nom de « Barbara » à cette jeune femme inconnue quand il écrira son célèbre poème, en 1946, en réaction aux bombardements et aux horreurs de la guerre¹⁰.

Fernand Contandin, plus connu sous le nom de Fernandel, est mobilisé à Marseille, dans le 15^e escadron du train des équipages. Celui qui s'est fait connaître pour ses interprétations de comique troupier est affecté comme simple soldat à la caserne appelée le « Château des Fleurs » : un ancien music-hall sur le boulevard Michelet à Marseille. Au grand désespoir de ses supérieurs hiérarchiques, il déclenche d'énormes attroupements de badauds hilares qui se bousculent pour le voir à chaque fois qu'il est de garde devant la guérite à l'entrée de la caserne¹¹.

Les proches se pressent dans les gares pour accompagner les soldats qui rejoignent leurs régiments. Les séparations

entre les soldats et leurs femmes sur les quais inspirent à Louis Aragon, âgé de 42 ans, qui vient d'être mobilisé comme médecin auxiliaire, un poème intitulé *Les Amants séparés* : « Comme des sourds-muets parlant dans une gare / Leur langage tragique au cœur noir du vacarme / Les amants séparés font des gestes hagards / Dans le silence blanc de l'hiver et des armes¹². »

L'heure est à l'insouciance pour ceux qui attendent de recevoir leur feuille de route. C'est le cas de Léon Zitrone, qui en profite pour organiser tous les soirs avec sa bande de copains des soirées dansantes, conscient que l'avenir va probablement s'assombrir et qu'il faut profiter du moment présent : « Nous nous accrochons encore aux plaisirs de la jeunesse, allant de surprise-partie en surprise-partie. Elles se terminent très tard, à l'heure où paraissent les premières éditions des journaux, dans lesquelles rien ne nous rassure. Les filles regardent avec inquiétude ces jeunes gens qui, bientôt, vont leur manquer. Nous avons bamboché toute la nuit, mais combien nous reste-t-il de nuits à bamboches avant que le monde explose¹³ ? »

Le plus souvent, les soldats se rendent dans leurs unités en jugeant important de faire leur devoir comme l'avaient fait vingt-cinq ans plus tôt leurs pères. Toutefois, ils ne partent pas la fleur au fusil comme ceux de 1914, qui avaient été élevés dans l'idée de la « revanche » et de la récupération de l'Alsace-Lorraine. Ils ne comprennent pas bien les raisons du conflit qui vient de débiter, d'autant qu'ils ne saisissent pas la nature de l'idéologie national-socialiste et les objectifs exacts du chancelier Adolf Hitler. Certains le considèrent avant tout comme un dirigeant qui a permis de relever économiquement une Allemagne qui risquait de sombrer dans le bolchevisme. D'autres ont été bercés dans l'illusion d'une réconciliation franco-allemande. Qu'importe ! Il faut partir

au front. Les enfants des Poilus rejoignent avec discipline leurs régiments.

Parmi les jeunes appelés, le soldat André Raimbourg, âgé de 22 ans, plus connu sous le nom de Bourvil est affecté comme brancardier successivement à Versailles, à Fontaine-le-Dun en Normandie, à Montmédy dans la Meuse, à Boulay et, enfin, du côté de Rethel dans les Ardennes¹⁴. L'employé de banque Marcel Bigeard, âgé de 23 ans, qui venait de terminer son service militaire avec le grade de sergent de réserve, est rappelé sous les drapeaux. Il accueille cette convocation, convaincu qu'il lui faut s'acquitter de son devoir de citoyen français : « Mourir pour mon pays, défendre les miens, ma Lorraine, j'entends presque des voix qui me stimulent lorsque le train s'ébranle, je rêve d'être un héros dont mon pays sera fier¹⁵... » Il prend conscience qu'il va vivre une aventure exaltante, totalement différente de celle qu'il menait à Toul jusqu'à présent. Il est persuadé qu'il ne sera plus jamais le « provincial enfermé dans sa médiocrité¹⁶ ». Le jeune Jean Lefebvre, âgé de 20 ans, qui n'est pas encore un acteur comique, devance l'appel et s'engage sans l'accord de ses parents parce qu'il est convaincu qu'il faut défendre son pays : « J'étais très patriote et très romantique. Pour moi, la guerre, c'était la plus lyrique des aventures : pas question de rester à la maison et de regarder le déroulement des opérations de ma chambre¹⁷ ! » Certains jeunes appelés sont moins heureux de se retrouver sous l'uniforme. C'est le cas du soldat de seconde classe Bernard Blier, âgé de 23 ans, dont la carrière d'acteur s'annonçait prometteuse. Il éprouve de l'amertume à se retrouver dans une caserne à devoir faire des exercices militaires à longueur de journée. Mais surtout il ne supporte pas le port de l'uniforme, qu'il trouve trop serré et qui a l'inconvénient d'accentuer ses rondeurs. Il a énormément de mal à fixer correctement ses bandes

molletières, qui s'obstinent à dégringoler sur ses godillots¹⁸. Le jeune étudiant franco-monégasque Léo Ferré, âgé de 23 ans, qui avait été exempté jusqu'à présent pour poursuivre ses études de droit et de sciences politiques, demande à être affecté à un cours d'aspirants à Saint-Maixent-l'École. Le choix de celui qui se revendiquera anarchiste par la suite est motivé non pas par le goût du combat ou par le souhait d'accéder à des fonctions de commandement, mais plutôt par l'envie de bénéficier d'une solde plus importante que celle des simples soldats¹⁹. Au terme d'une formation de plusieurs mois, Léo Ferré prend la tête d'une section de tirailleurs algériens²⁰. André Malraux, auréolé de sa gloire de chef de l'escadrille *España* pendant la guerre d'Espagne, se porte volontaire pour être pilote, mais il est recalé sous le prétexte assez logique qu'il est incapable de piloter un avion. Il affirme d'ailleurs : « Quand on écrit ce que j'ai écrit et qu'il y a une guerre en France, on la fait²¹. » Ce n'est que sept mois plus tard, en avril 1940, qu'il recevra sa feuille de route lui ordonnant de rejoindre un régiment de blindés à Provins comme simple soldat.

Certains se font réformer pour des raisons de santé, comme Jean Vilar ou Jacques Prévert*. Le jeune pianiste Louis de Funès, âgé de 25 ans, est déclaré inapte au service actif, mais apte au service passif. Le futur acteur comique est affecté provisoirement à des travaux de manutention et de terrassement**²². Le dialoguiste Henri Jeanson, auteur de chefs-d'œuvre du cinéma français (*Entrée des artistes* et *Hôtel*

* Il a été opéré de l'appendicite et il se fait réformer en mars 1940.

** En avril 1940, il est réformé pour une soi-disant tuberculose après avoir bénéficié d'une confusion de dossiers radiologiques. Il restera convaincu d'avoir eu la chance d'échapper à la mort qui n'a pas épargné son frère Charles de Funès, mort au champ d'honneur en juin 1940.

du Nord), est arrêté le 6 novembre 1939 à la demande de Daladier et condamné à cinq ans de prison pour « incitation de militaire à la désobéissance dans un but de propagande anarchiste » après avoir publié des articles pacifistes particulièrement virulents.

Pendant ce temps, à Paris, les théâtres, les cabarets et les salles de cinéma sont provisoirement fermés. Les machinistes et accessoiristes ont troqué leurs bleus de travail pour la vareuse et le pantalon kaki. On distribue des masques à gaz et on organise des exercices de défense passive. Les stations de métro sont reconverties en abris antiaériens et des ballons de surveillance sont mis en place. Les parents envoient leurs enfants à la campagne afin de les protéger d'un risque de bombardement. L'ingénieur juif ashkénaze Isaac Tcherniakowski et sa femme jugent plus prudent d'envoyer leur fils Pierre, âgé de 10 ans, qui deviendra célèbre en tant que réalisateur et animateur d'émissions de télévision sous le nom de Pierre Tchernia, à Auxerre où habite leur fille²³. La petite Mireille Aigroz (qui sera connue sous le nom de Mireille Darc), âgée de 2 ans, et ses deux frères sont envoyés par leurs parents, qui résident à Toulon, à Combremont-le-Petit, en Suisse, chez des tantes paternelles²⁴. Claude Chabrol, âgé de 9 ans, est envoyé à Sardent, dans la Creuse, chez sa grand-mère maternelle²⁵. Ce jeune Parisien découvre un monde rural qu'il ne connaît pas. Il puisera en grande partie, dans cette petite ville où il passera toute la période de la guerre, la trame de ce qui constitue son œuvre cinématographique avec les secrets, le charme et les travers de la bourgeoisie de province. D'ailleurs, le cinéaste tournera dans les rues de Sardent son premier film, *Le Beau Serge*, en 1958. Le petit Robert Hossein, âgé de 12 ans, est envoyé avec tous les élèves de son école dans le Perche. Cette séparation le plonge dans

la joie et dans le soulagement, car il n'est plus obligé de prendre des leçons de piano comme le souhaitait ardemment son père compositeur de musique talentueux : « C'en était fini du piano. J'étais sauvé. Dieu m'avait entendu²⁶. »

Nous vaincrons parce que nous sommes les plus forts !

Pendant sept mois, les Français et les Allemands restent immobilisés sur leurs positions respectives. On assiste à ce que les Français appellent la « drôle de guerre », les Britanniques, *phoney war*, que l'on peut traduire par « guerre bidon » (d'où vient la mauvaise transcription *funny war*, « drôle de guerre »), les Belges, « PPR », pour « Pied de paix renforcé », et les Allemands, *Sitzkrieg*, la « guerre assise ». Comme l'expliquera par la suite Edgar Morin : « Le somnambulisme hagarde de cette drôle de guerre prolongeait celui, halluciné, de l'avant-guerre²⁷. » Désormais, l'armée française reste retranchée derrière sa ligne de défense constituée par la frontière entre Moselle et Rhin, et par le cours du Rhin du nord de Strasbourg à Bâle. Les soldats sont terrés derrière une ligne de fortifications réputée imprenable qui a été construite de 1927 à 1936. Il s'agit de la fameuse ligne Maginot*. Cette succession de casemates en béton, d'obstacles antichars et de forteresses souterraines suit les frontières de l'Allemagne, du Luxembourg et de l'Italie ; elle est plus fragmentée en lisière de la Belgique, sans aller jusqu'à Dunkerque comme l'avaient préconisé certains spécialistes. Le haut commandement français n'a pas jugé nécessaire de la prolonger dans les Ardennes, considérées comme « infranchissables ». De l'autre côté de la frontière,

* Référence à André Maginot, ministre de la Guerre lorsque sa construction avait été votée le 14 janvier 1930.

les Allemands disposent eux aussi d'une ligne de fortifications : la ligne Siegfried.

L'état-major allié, qui redoute une nouvelle « saignée » comme pendant la Première Guerre mondiale, est partisan d'une stratégie défensive. Pourquoi risquer des pertes massives d'hommes que refuse l'opinion publique en se lançant dans des opérations militaires hasardeuses ? Le souvenir des offensives qui ont eu lieu en 1914, et surtout en 1917 sous la houlette du tristement célèbre général Robert Nivelle, reste présent dans l'esprit des hommes politiques et des dignitaires militaires. Le généralissime Maurice Gamelin n'a aucun doute sur l'issue favorable du conflit. Les membres de son état-major sont persuadés que l'armée française, soutenue par le corps expéditionnaire anglais, n'aura aucune difficulté à vaincre la Wehrmacht. La majorité des soldats français sont confiants dans la victoire de la France, d'autant qu'ils ont été bercés par l'histoire du sacrifice de leurs pères dans les tranchées, au cours de la Première Guerre mondiale, qui a permis en définitive de battre les Allemands. Pourquoi ce qui a été possible il y a vingt et un ans ne le serait-il pas aujourd'hui ?

Les données chiffrées plaident largement en faveur de la France et de la Grande-Bretagne. Leur potentiel en hommes est quasi illimité grâce à leurs empires coloniaux ; leurs flottes gigantesques et leurs puissances économiques sont très supérieures à celles de l'Allemagne nazie. Les dirigeants militaires et politiques français comme anglais considèrent que les ressources de l'Allemagne en matières premières et en vivres sont insuffisantes pour lui permettre de supporter un conflit de longue durée. La stratégie des Alliés repose donc sur l'établissement d'un blocus maritime autour de l'Allemagne afin de priver le pays de matières premières essentielles et d'entraîner sa

capitulation au terme d'une guerre sans perte humaine. Le leitmotiv du président du Conseil, Paul Reynaud, se résume en une phrase : « Nous vaincrons parce que nous sommes les plus forts ! » En écho à cette déclaration optimiste, Jean Cocteau lance avec humour : « Nous vaincrons parce que nous sommes les plus faibles²⁸ », tandis que Louis Jovet surenchérit : « Nous vaincrons parce qu'ils sont les plus cons²⁹. » De leur côté, Ray Ventura et ses Collégiens entonnent une chanson empreinte d'espoir : « On ira pendre notre linge sur la ligne Siegfried. »

Le jeune normalien Stéphane Hessel, âgé de 22 ans, résume l'état d'esprit qui règne alors : « Il n'était pas question de laisser se reproduire les monstrueuses tueries du Chemin des Dames et de Verdun. Hitler ne tarderait plus longtemps à lancer son offensive, qui se briserait forcément sur la ligne Maginot. Car, à trop attendre, il risquait de voir son "Reich millénaire", asphyxié par l'embargo, s'effondrer de l'intérieur³⁰. » La jeune Simone Jacob (future Simone Veil), âgée de 12 ans, qui suit avec intérêt la situation militaire, ne partage pas cet excès d'optimisme, comme elle le dit à sa sœur : « Tu sais, nous, on est convaincus qu'on va gagner, mais les Allemands sont aussi persuadés qu'ils vont gagner³¹. » Beaucoup de Français proclament qu'ils refusent de « mourir pour Dantzig ». Avec sa gouaille, le jeune livreur à bicyclette Michel Audiard, âgé de 20 ans, résume parfaitement l'état d'esprit ambiant : « Cette guerre, on voulait bien la gagner, à la rigueur la perdre ; ce qu'on ne voulait pas, c'était la faire. Ça, à aucun prix³². » Jean-Paul Sartre expliquera rétrospectivement cet état d'esprit à la veille du cataclysme : « En 1939, 1940, nous étions terrifiés à l'idée de mourir, de souffrir pour une cause qui nous dégoûtait. C'est-à-dire pour une France dégoûtante, corrompue, inefficace, raciste, antisémite, gouvernée par

les riches au profit des riches, personne ne voulait mourir pour cela jusqu'à, eh bien, jusqu'à ce que nous comprenions que les nazis étaient encore pires³³. » De son côté, Simone de Beauvoir ne comprend pas du tout la situation et s'interroge sur le devenir de la France : « On vit un drôle de moment. Personne ne peut accepter la paix d'Hitler ; mais quelle guerre va-t-on faire ? Que signifie au juste le mot "guerre" ? Il y a un mois, quand il a été imprimé en grosses lettres dans les journaux, c'était une horreur informe, quelque chose de confus, mais de plein. Maintenant, ce n'est plus nulle part, ni rien³⁴. » Personne ne se doute que la stratégie d'attente envisagée par l'état-major de l'armée française joue en faveur de l'Allemagne nazie.

Les bidasses sur la ligne Maginot

La monotonie de la vie quotidienne des soldats français est rythmée par la succession de communiqués militaires faisant état de simples RAS, « Rien à signaler ». Les Allemands tentent de jeter le trouble dans les esprits en diffusant un programme radio de propagande ou des déclarations par l'intermédiaire des haut-parleurs, ou en lâchant par avion des tracts et des brochures. De temps en temps, la platitude des journées est interrompue par le survol d'avions des deux camps qui font des opérations de reconnaissance. Quelques escarmouches se déroulent de part et d'autre de la frontière. Le sergent Marcel Bigeard s'illustre en menant des embuscades audacieuses derrière les lignes allemandes avec son groupe franc³⁵. Il forge progressivement sa légende de baroudeur téméraire, qui surprend d'autant plus les officiers de son régiment qu'il n'est pas un militaire de carrière.

L'hiver 1939-1940 est extrêmement rigoureux dans l'est de la France. Les soldats français se plaignent beaucoup des difficiles conditions météorologiques. Le jeune sergent François Mitterrand, âgé de 23 ans, a été affecté en première ligne à Bitche, à environ 2 kilomètres de la frontière, entre Sarreguemines et Haguenau, au nord de l'Alsace. Il passe ses journées à creuser des tranchées qui lui font penser, comme il l'écrit à son ami Georges Dayan, « aux châtiments que l'on inflige aux criminels et aux saboteurs de l'ordre social³⁶ ». Il ne supporte pas le froid intense et la pluie qui tombe à longueur de journée sur la ligne de front : « [Je vis] les pieds dans la boue, vêtements humides et le froid par-dessus les épaules [...]. Tout est si brutal, inexorable³⁷. » Le soldat Bernard Blier, lui, en a marre de passer toutes ses journées à grelotter dans les tranchées. Il écrit : « Tu as vraiment de la veine d'être toujours dans tes pantoufles. Tu ne sais pas ce que je donnerais pour échanger mes godillots pleins de boue – c'est leur couleur favorite – pour une bonne paire de charentaises³⁸ ! » De son côté, le jeune lieutenant Georges Pompidou, qui est officier de renseignement au 141^e régiment d'infanterie stationné à l'est de Bitche, assiste avec résignation à la guerre larvée qui se déroule de part et d'autre de la frontière : « Il faisait très froid, on n'attaquait pas, on subissait la loi de l'adversaire. S'il bombardait, on répliquait. S'il se taisait, on restait tranquille. Quelques patrouilles échangeaient dans le noir des tirs de mousqueton. Rien ne pouvait être plus débilitant³⁹. »

Les soldats ont du mal à supporter le comportement autoritaire de leurs supérieurs hiérarchiques. C'est le cas du jeune François Mitterrand, au caractère bien trempé, qui n'est pas de nature à se laisser faire sans réagir. Il n'hésite pas à répondre à son capitaine qui le réprimande

parce que ses bottes ne sont pas correctement cirées : « Ma différence avec vous, c'est que moi, j'ai souvent l'occasion de me les salir⁴⁰. » Il gardera un souvenir détestable de l'attitude de ses supérieurs : « Ces officiers pleins de morgue qui jouaient aux cartes toute la journée nous mettaient hors de nous⁴¹. » Le seul élément positif pour François Mitterrand, ce sont les liens qu'il noue avec les onze hommes de sa section venant des quatre coins de la France : « Je m'entends fort bien avec eux, quoiqu'il soit difficile de les diriger. [...] Tous sont plus ou moins "râleurs", mais durs au travail. J'ai cette impression, émouvante malgré tout, que je peux compter sur eux. Un certain sentiment de classe subsiste indiscutablement, mais au diable l'éternelle lutte des classes⁴² ! » Le jeune sergent amorce un changement notable dans ses idées politiques au contact de ces hommes issus de milieux différents du sien. Dans une lettre, il déclare qu'il nourrira après la guerre un sentiment « révolutionnaire et positif⁴³ ». Bernard Blier est horripilé par son adjudant qui passe ses journées à hurler sur les soldats. Ces derniers éprouvent un sentiment de satisfaction quand il finit par avoir « une voix d'eunuque » à force d'avoir crié⁴⁴. « Pour un gradé, c'est un coup dur, mais pour nous, c'est toujours ça de gagné⁴⁵ ! » Le soldat de seconde classe Henri Salvador, âgé de 23 ans, est confronté au racisme de son sergent, qui le traite de « sale nègre ». Le chanteur lui expédie en réaction à cette insulte « une droite entre les deux yeux, un bourre-pif de champion qui l'a laissé K.O.⁴⁶ ». Il bénéficie de la mansuétude d'un lieutenant mélomane qui prend sa défense et qui punit le sergent.

Le désœuvrement des appelés

Beaucoup de soldats mobilisés s'enfoncent dans un état d'ennui permanent pendant les longs mois d'attente de l'automne et de l'hiver 1940. La répétition du train-train quotidien, avec les mêmes corvées, les mêmes appels et les mêmes exercices, plonge Bernard Blier dans une morosité extrême : « Ce qu'il y a de bien ici, c'est qu'on n'a pas à craindre l'imprévu. Depuis le jus du matin jusqu'à l'extinction des feux, tout est réglé comme du papier à musique. Rien d'autre à faire qu'à suivre... À se demander à quoi peut bien servir ta tête⁴⁷ ! » Nombreux sont les soldats qui ont du mal à comprendre la logique immobiliste de l'état-major. Le jeune professeur agrégé Paul Nizan exprime ses doutes sur la situation militaire dans une lettre écrite le 18 octobre 1939 : « Le soldat, qui a l'esprit simple, se dit : on m'a mobilisé pour la guerre. La guerre, c'est la bataille. Or je ne me bats pas. Il me faut changer la définition de la guerre⁴⁸. » Le soldat Jean Marais, âgé de 27 ans, qui souffre de sa séparation avec Jean Cocteau, a également du mal à saisir cette situation : « Cette guerre, je la comprenais mal ; je ne l'acceptais pas⁴⁹. » Sa fonction, qui consiste à surveiller le ciel à la recherche d'avions ennemis depuis un poste installé sur le clocher de l'église de Roye dans la Somme, lui laisse le temps de lézarder au soleil. Ses supérieurs hiérarchiques ferment les yeux sur les manquements à la discipline du soldat Jean Marais, permettant à sa compagnie de bénéficier de la générosité de sa marraine de guerre, Coco Chanel, qui leur fait parvenir des passe-montagnes, des pulls et des gants.

Jean-Paul Sartre, qui est affecté dans une station météo à Marmoutier, à moins de 30 kilomètres de la frontière

allemande, est conscient de l'absurdité de la situation, comme il l'expliquera par la suite : « Je lançais des ballons et je les regardais par la lorgnette [...]. Je me trouvais brusquement dans une masse, où on m'avait donné un rôle précis et stupide à jouer, et que je jouais en face d'autres gens, vêtus comme moi de costumes militaires, et qui avaient le rôle de déjouer ce que nous faisons et, à la fin, d'attaquer⁵⁰. » Jean-Paul Sartre dispose de temps libre pour remplir ses petits carnets reliés en moleskine de ses réflexions sur la littérature, l'histoire, la politique et la philosophie qui constitueront les fondements de son traité existentialiste, *L'Être et le Néant*, publié en 1943. Il ne comprend absolument pas l'intérêt de cette guerre : « La guerre n'a jamais été plus insaisissable que ces jours-ci. Elle me manque, car enfin, si elle n'existe pas, qu'est-ce que je fous ici⁵¹ ? » Louis Aragon, médecin auxiliaire, occupe son temps libre à inventer une clef permettant d'ouvrir du dehors un char endommagé que l'équipe n'est plus en mesure d'ouvrir de l'intérieur, ce qui lui vaut les félicitations, du ministère de la Guerre le 9 mai 1940.

Pour lutter contre l'ennui des soldats, le ministère de la Défense accorde à partir de novembre 1939 l'autorisation de principe aux épouses de rendre visite à leurs maris dans la zone des armées. Simone de Beauvoir rejoint Jean-Paul Sartre dans un hôtel de la ville de Brieu math, en Alsace. Elle écrit alors : « Je reste là, je me sens plongée dans le monde de guerre, ça me remplit – je suis poétique et heureuse⁵². » Henriette Nizan retrouve Paul en Alsace. Claude Pompidou rend visite à son mari Georges. Jean Cocteau vient voir régulièrement Jean Marais afin de passer des moments avec lui.

L'état-major propose aux soldats des spectacles, des revues et des récitals dans les zones de garnison. Charles Trenet est chargé de monter le Théâtre des Ailes. Les plus grands artistes sont mis à contribution. Fernandel distrait

les bidasses en leur chantant son tube du moment qu'ils reprennent en chœur, *Félicie aussi*, dont la musique a été écrite par Casimir Oberfeld. Raimu, Tino Rossi, les musiciens de jazz Jean Wiener et Guy Luypaerts, Albert Préjean participent à cette troupe. Jean Gabin refuse d'être affecté au théâtre aux armées : « Faire le guignol devant des types pour leur remonter le moral avant qu'ils montent au casse-pipe, très peu pour moi⁵³ ! » De son côté, Maurice Chevalier remporte un franc succès avec sa chanson *Ça fait d'excellents Français*, qui brosse un portrait satirique des différents types de soldats dont les professions et les tendances politiques sont aux antipodes, mais qui ont tous en commun l'amour de leur pays et un désir de le protéger comme l'avait fait la génération précédente.

À défaut d'écouter le grand Maurice Chevalier, certains soldats bénéficient du tour de chant d'un de ses imitateurs, un certain Louis de Funès qui n'est pas encore connu. À Marseille, un jeune chanteur inconnu, Yves Montand, âgé de 18 ans, est chargé de distraire les soldats en instance de départ pour les plaines du Nord en leur interprétant sa chanson évoquant « les plaines du Far West ». Joséphine Baker effectue avec Maurice Chevalier en 1939 plusieurs tournées avec le théâtre aux armées le long de la ligne Maginot. Ce dernier est un peu jaloux du succès de la célèbre danseuse franco-américaine auprès des bidasses : « Elle monte sur scène et tortille ses fesses, un point c'est tout⁵⁴. » Or, parallèlement à ses activités artistiques, Joséphine Baker est recrutée en septembre 1939 par Jacques Abtey, chef du contre-espionnage militaire à Paris, comme « honorable correspondante » afin de recueillir des renseignements sur l'activité des agents allemands en poste en France. Elle accepte immédiatement : « C'est la France qui m'a faite

ce que je suis, je lui garderai une reconnaissance éternelle. La France est douce, il fait bon y vivre pour nous autres gens de couleur, parce qu'il n'y existe pas de préjugés racistes. Ne suis-je pas devenue l'enfant chérie des Parisiens ? Ils m'ont tout donné, en particulier leur cœur. Je leur ai donné le mien. Je suis prête, capitaine, à leur donner aujourd'hui ma vie. Vous pouvez disposer de moi comme vous l'entendez⁵⁵. » L'artiste de music-hall franco-américaine utilise ses relations pour se faire inviter aussi souvent que possible dans les cocktails donnés dans les ambassades, notamment d'Italie et du Portugal, afin d'y recueillir de précieuses informations sur les tractations diplomatiques et les mouvements des troupes allemandes, et surtout sur les intentions de Benito Mussolini, dont la position reste incertaine...

L'espionnite

Pendant la drôle de guerre, les Français vivent dans la crainte de la « cinquième colonne », constituée d'agents pro-allemands présents sur l'ensemble du territoire et chargés de réaliser des sabotages et des collectes de renseignements. Cette atmosphère d'espionnite aiguë conduit à soupçonner de nombreuses catégories de personnes d'être des espions au service du régime hitlérien. Cette peur d'une infiltration d'espions parmi les réfugiés politiques allemands et autrichiens, souvent juifs, amène le gouvernement français à prendre la décision de placer dans des camps d'internement ou d'assigner à résidence tous les ressortissants originaires du Reich. Environ 12 000 Allemands et 5 000 Autrichiens sont emprisonnés dans une douzaine de camps d'internement. Franz Hessel, le père de Stéphane, est emprisonné au stade de Colombes. L'avocat allemand juif et antinazi Erich

Cohn-Bendit, le père de Dany, est interné à Villemalard, près d'Orléans⁵⁶. Max Ernst, qui vit en France depuis dix-sept ans et qui est considéré par les nazis comme un « artiste dégénéré », est emprisonné au camp des Milles, près d'Aix. Deux prix Nobel de médecine, Tadeusz Reichstein et Otto Meyerhof, la philosophe Hannah Arendt et son compagnon Heinrich Blücher sont internés au camp de Gurs, près de Montauban, sur ordre des autorités françaises. Pour André Gide, ces rafles d'étrangers innocents sont un spectacle consternant et la conduite de la France est « moralement déficiente⁵⁷ ». À la fin de l'année 1939, près de la moitié des « étrangers indésirables » sont libérés, mais une nouvelle vague d'arrestations d'Allemands et d'Autrichiens est ordonnée le 13 mai, après l'offensive de la Wehrmacht en France. Erich Cohn-Bendit est à nouveau emprisonné dans un camp à Brest, d'où il s'évade pour rejoindre sa famille dans le sud de la France.

« *Rien n'est changé* »

Après un flottement de quelques semaines, les salles de théâtre, les cabarets et les cinémas rouvrent progressivement leurs portes. La vie continue malgré les exercices obligatoires de la défense passive et la multiplication des fausses alertes. Le seul changement notable est l'obligation impérative de fermer tous les établissements publics à 23 heures pour respecter le couvre-feu. La vie reprend à l'arrière comme si la guerre n'existait pas. Édith Piaf intervient afin qu'on permette au soldat Paul Meurisse, qui est son nouveau compagnon, d'assurer son rôle dans la nouvelle pièce de Cocteau intitulée *Le Bel Indifférent*⁵⁸. Paul Meurisse considère avec flegme, et son côté pince-sans-rire, que « rien n'est changé » : « Le phénomène est connu, quand ça va

mal, les gens cherchent l'oubli, chacun selon ses goûts et selon ses moyens⁵⁹. » Avec lucidité, André Gide comprend que les Français ne se rendent pas compte de la gravité de la situation : « Ô incurablement léger peuple de France ! Tu vas payer bien cher aujourd'hui ton inapplication, ton insouciance, ton repos complaisant dans tant de qualités charmantes⁶⁰. » Pendant ce temps, Hitler ne perd pas de temps. Il envahit le Danemark et la Norvège le 9 avril, pour prévenir une offensive anglaise en Scandinavie et en Baltique, mais aussi pour assurer les approvisionnements en fer*.

DU *BLITZKRIEG* À LA DÉFAITE

Le Blitzkrieg

Le 10 mai 1940, finie la drôle de guerre ! Adolf Hitler lance le *Fall Gelb*, le plan jaune. La Wehrmacht envahit les Pays-Bas, le Luxembourg et la Belgique selon le concept de *Blitzkrieg* (guerre éclair). L'Allemagne lance 114 divisions à l'Ouest, dont 10 divisions blindées, 6 mécanisées et 46 d'infanterie active. La France lui oppose 94 divisions, dont 3 blindées, tandis que la Grande-Bretagne dispose de 10 divisions, auxquelles s'ajoutent bientôt 22 divisions belges et 9 néerlandaises. La bataille de France vient enfin de commencer.

Comme beaucoup de Français, Maurice Chevalier est ravi en apprenant la nouvelle de l'offensive allemande : « Ils vont avoir le bonjour de la réception ! Ah, ça vaut

* Un corps expéditionnaire franco-britannique est envoyé pour occuper le port de Narvik, en Norvège, qui est évacué le 7 juin 1940.

mieux comme ça ! Qu'on se bagarre un bon coup, qu'on les rétame et que ça soit fini !... Ah, ils vont voir un peu, les Fridolins ! C'est plus des discours, maintenant. C'est plus des gueulements. Il n'y a plus à avoir peur⁶¹. » À 7 h 30, les armées franco-britanniques, appelées au secours par le roi des Belges, franchissent la frontière, conformément aux plans Dyle et Breda. Louis Aragon fait partie de la 3^e division légère mécanique qui est envoyée en Belgique pour enrayer l'offensive allemande. Il est littéralement enthousiasmé par l'accueil que leur réserve la population belge : « Je n'oublierai jamais l'illusion tragique / Le cortège les cris la foule et le soleil / Les chars chargés d'amour les dons de la Belgique⁶². » Très vite, les avant-postes tenus par l'armée néerlandaise et par l'armée belge sont complètement submergés par la violence de l'assaut des troupes de la Wehrmacht. Le 10 mai, le sous-lieutenant Haroun Tazieff, à la tête de son peloton cycliste du 2^e chasseurs ardennais, essaie vainement de contenir le déferlement des Panzers à l'est de Bastogne⁶³. Il s'illustre par un courage hors du commun et découvre qu'il ne connaît pas la peur, qu'il éprouve même un certain plaisir face au danger. Haroun Tazieff compare la guerre à « quelque grand jeu de boy-scouts attardés⁶⁴ ».

La reine Wilhelmine et le gouvernement néerlandais s'enfuient en Grande-Bretagne le 13 mai. Le même jour, le Luxembourg et la Belgique subissent l'assaut massif de la Wehrmacht. Le lieutenant Alain Poher est blessé à Braine-le-Comte, en Belgique, à l'occasion d'une attaque de stukas⁶⁵. C'est le baptême du feu pour le jeune Léon Zitrone, dont l'unité oppose une résistance énergique à Bothey, près de Bruxelles : « L'ennemi tire sur nous. Je sais qu'il faut y aller, mais je n'éprouve aucune ivresse⁶⁶. » Il est stupéfait par le « formidable désordre⁶⁷ » qui règne au sein de l'armée

française et comprend qu'on lui a bourré le crâne avec l'idée selon laquelle ils sont « les plus forts ». Il tirera la leçon de ce qu'il a vécu en ce mois de mai 1940 lorsqu'il deviendra un journaliste célèbre : « Plus tard, quand je serai à la télé et dans les moments les plus délicats, guerre d'Algérie, guerres israélo-arabes, conflit Iran-Irak, je m'interdirai de raconter des histoires⁶⁸. »

Le même jour, l'état-major allemand lance une attaque surprise d'une dizaine de divisions blindées à travers le massif des Ardennes, en direction de la Meuse qui est franchie en trois points – à Sedan, Givet et Dinant. Dans la brèche ainsi ouverte qui permet de contourner la ligne Maginot, les *Panzerdivisionen* sous les ordres d'Erich von Manstein s'engouffrent à toute vitesse en direction de la Somme, qui est atteinte le 20 mai. Au même moment, Marcel Pagnol tourne les premières images du film *La Fille du puisatier* avec Raimu et Fernandel, qui a obtenu grâce au général Weygand une permission exceptionnelle⁶⁹. L'armée française est désormais coupée en deux, avec d'un côté les troupes sur la ligne Maginot au sud et de l'autre celles engagées au nord en Belgique avec le corps expéditionnaire britannique, et enfermée dans une vaste « nasse » par cette gigantesque manœuvre de la Wehrmacht.

La défaite est directement imputable à l'erreur stratégique de l'état-major français, qui avait jugé impossible le franchissement de la forêt des Ardennes. Le soldat Raymond Aron, affecté à une unité météorologique, comprend à ce moment-là que la situation est sans espoir et qu'elle est comparable à celle « de la débâcle de 1870, celle que décrit Zola⁷⁰ ». Raymond Aron s'oppose point par point à son condisciple de Normale Sup' Jean-Paul Sartre qui écrit le 16 mai, six jours après le déclenchement de l'offensive allemande, dans une lettre au « charmant Castor », qu'il ne « croit

pas du tout » que les Allemands « perceront⁷¹ ». Il se trompe puisque le front belge cède à Courtrai. Le groupe des armées alliées du Nord stationné en Belgique est désormais encerclé. Le 27 mai, le roi des Belges, Léopold III, décide de capituler, sans consulter ni son gouvernement ni le général Weygand. Au même moment, le sous-lieutenant Haroun Tazieff, qui se trouve retranché au sud-est de Bruges, est grièvement blessé par un éclat sous le bras gauche. Il est envoyé à l'hôpital militaire d'Anvers sous haute surveillance allemande⁷².

L'état-major des forces franco-anglaises ordonne une retraite de toutes les troupes stationnées en Belgique. Il règne un désordre total. L'aspirant Léon Zitronne s'illustre en empêchant *in extremis* le viol d'une adolescente par une bande de soldats français en les menaçant avec son arme⁷³. Les troupes alliées refluent vers la poche de Dunkerque, au nord de la France. Les combats sont rudes et les pertes importantes. Maurice Chevalier, qui continue son tour de chant au Casino de Paris, suit avec attention l'avancée des troupes allemandes et ne comprend pas très bien l'étendue des dégâts au sein de l'armée française : « Mais c'est pas possible ! Mais alors, ils avancent comme ils veulent ! Il n'est question que de poches à colmater. Qu'est-ce que ça veut dire, "colmater" ? Je ne connaissais pas ce mot-là. Il paraît qu'il faut être calme⁷⁴ ! » Le 23 mai 1940, le soldat Paul Nizan, âgé de 35 ans, interprète auprès du 14th Army Field Workshop de l'armée britannique, est tué par une balle explosive près de Dunkerque sur le palier du château de Cocove, à Recques-sur-Hem. Louis Aragon de son côté fait preuve d'un grand courage, ce qui lui vaut une citation à l'ordre de la brigade par le général Henri de La Fontaine : « Aragon, toujours volontaire pour les missions périlleuses, est resté presque constamment au poste de relais menacé de son GSD avec 4 à 6 voitures depuis le 17 mai, exécutant

avec précision les ordres de son médecin divisionnaire pour les mouvements de poste, les soins et les évacuations des blessés, en particulier dans les journées du 21 au 25 mai⁷⁵. » Nombreux sont les Français qui imputent le désastre de l'armée française à la « cinquième colonne ». Des agents nazis et des traîtres sont suspectés d'avoir semé la désorganisation dans le système de défense. Tout le monde vit dans la crainte du complot de ces fameux espions allemands accusés de se déguiser en religieuses, comme le rappellera avec humour par la suite le jeune Jean-Marie Le Pen, âgé alors de 12 ans, qui vivait à La Trinité-sur-Mer : « Malheur aux bonnes sœurs bien charpentées affligées de grands pieds. Elles étaient serrées de près par une foule hostile⁷⁶. »

« *Week-end à Zuydcoote* »

Le corps expéditionnaire anglais et les troupes françaises se sont repliés dans la « poche de Dunkerque », qui est rapidement encerclée. C'est le chaos. Winston Churchill lance l'opération *Dynamo*. Du 26 mai au 4 juin, des navires assurent l'évacuation de l'autre côté de la Manche de 225 000 Britanniques et de 130 000 Français sur des destroyers de la Royal Navy et de la flotte française, mais aussi depuis la plage sur une flottille hétéroclite de bateaux de pêche ou de plaisance, soumis au pilonnage de l'artillerie ennemie et au mitraillage par les avions de la Luftwaffe. Sur place, les soldats sont plongés dans un enfer apocalyptique que relatera par la suite le lieutenant Alain Poher : « Comment décrire ce feu dans le ciel gris, ces plaintes aiguës des obus qui faisaient des trouées sanglantes dans l'entassement de soldats qui se pressaient en désordre sur les quais et sur le sable des plages, tel un troupeau affolé ? Des bateaux destinés à rapatrier les troupes anglaises et

françaises flambaient comme des torches, des hommes se noyaient, engoncés dans leur équipement. Nous nous sentions promis à une mort aveugle dont l'horreur imminente fut atténuée par la fatigue extrême et l'accoutumance au danger⁷⁷. »

Joseph Kessel prend un bateau, le *Gâtinais*, à Cherbourg, qui est chargé d'apporter des munitions sur place et de ramener des soldats jusqu'à Folkestone. Le correspondant de guerre assiste sur place au drame, au milieu des épaves échouées, des attaques de stukas et des intenses bombardements des *Panzerdivisionen* : « J'avais parfois eu peur en escadrille ou lors du vent de sable dans le Rio de Oro, ou encore pendant la tempête dans le Bab-el-Mandeb, mais là, devant Dunkerque, pendant deux ou trois heures, j'ai eu la plus belle trouille de ma vie. Celle qui noue les tripes et paralyse. Bombes et obus tombaient de tous côtés. Des mines explosaient. Des navires se déchiquetaient, sombraient, s'enflammaient... Voir sur dix kilomètres des milliers d'hommes sous le bombardement ennemi, assister au chassé-croisé de torpilleurs, de croiseurs, de bateaux à roues, de voiliers, se mêler à cette armada dépareillée, affolée, c'était un cadeau pour un correspondant de guerre ! Au risque de paraître cynique, et malgré l'horreur des morts et des blessés parmi lesquels je pouvais figurer d'une seconde à l'autre, j'ai trouvé le spectacle d'une beauté hallucinante⁷⁸. »

Le médecin auxiliaire Louis Aragon fait partie des derniers soldats évacués de Dunkerque par le contre-torpilleur *Flore*, qui l'emmènera le 29 mai à Folkestone. Le sergent Pierre Martin, sociétaire de la Comédie-Française depuis 1935, connu sous le nom de Pierre Dux, embarque sur le navire anglais *Scottia*, qui est attaqué par les avions allemands. Après l'explosion de plusieurs torpilles, on

ordonne d'évacuer le navire*. Pierre Dux est miraculeusement recueilli par un autre navire, puis rapatrié en Angleterre.

Agent de liaison avec l'armée britannique, le soldat Robert Merle n'a pas la chance de pouvoir embarquer. Il sera fait prisonnier après avoir vécu, sur la plage de Zuydcoote, quatre demi-journées d'un long week-end. Cet épisode de sa vie lui inspirera plus tard un roman publié en 1949, *Week-end à Zuydcoote*, dans lequel il relate l'histoire du soldat Julien Maillat qui cherche en vain à sortir du piège mortel de Dunkerque. Cette œuvre sera adaptée à l'écran par Henri Verneuil en 1964, avec Jean-Paul Belmondo dans le rôle principal. Jean-Pierre Melville**, qui avait été d'abord pressenti pour en être le réalisateur, refusa tout net : « Je veux bien tourner Austerlitz, mais pas Waterloo. Je n'y peux rien, il n'y a pas plus patriotes que les Juifs alsaciens de mon genre. Une victoire, d'accord. Une défaite, je ne peux pas⁷⁹. » Le célèbre cinéaste savait de quoi il parlait, car il avait été soldat de seconde classe pendant l'enfer de Dunkerque. Il avait pu embarquer avec sa compagnie sur un bateau qui les avait amenés à Bournemouth, à l'est de Southampton. Cet épisode de Dunkerque a traumatisé Jean-Pierre Grumbach, qui a écrit sous une photo prise de lui à Bournemouth en tenue de soldat : « Plus jamais je ne mettrai cet uniforme sur le dos⁸⁰. » Les soldats français réfugiés en Angleterre sont rapidement ramenés par bateau afin de poursuivre la lutte contre l'armée allemande.

* Les soldats français qui ne comprennent pas les ordres donnés ont été difficilement évacués. Au total, environ 300 d'entre eux vont perdre la vie au cours du naufrage.

** Jean-Pierre Melville, dont le vrai nom est Jean-Pierre Grumbach, a pris le nom de Melville quand il s'est engagé dans les Forces françaises libres à Londres par admiration pour l'auteur de *Moby Dick*.

Des combats acharnés pour freiner la Wehrmacht

Après la défaite de Sedan, le général Maurice Gamelin est remplacé le 19 mai par Maxime Weygand. À la conférence interalliée d'Ypres le 21 mai, ce dernier propose de mettre en place une ligne de défense continue sur la Somme et sur l'Aisne. Des unités reconstituées avec leurs maigres effectifs, quelques voitures blindées, quelques chars, des motos, pas de génie, aucune artillerie, sont engagés pour freiner la progression allemande vers le sud. L'état-major espère un nouveau miracle de la Marne. Le 5 juin, après de violents combats, malgré une résistance héroïque, les 64 divisions françaises, privées du soutien aérien, sont enfoncées par les 104 divisions de la Wehrmacht. Le lieutenant Michel Debré participe aux combats au nord de la Seine, dans la région de Bar-sur-Aube⁸¹. Le 22^e régiment de marche des volontaires étrangers, dans lequel se bat le père de Serge Klarsfeld, le caporal Arno Klarsfeld, est littéralement décimé par les chars de Rommel⁸². Robert Bassac, qui avait joué Dromard (l'ami polytechnicien de Césariot) dans *César* et qui est soldat au 92^e régiment d'artillerie nord-africain, est tué le 8 juin à Erquinvillers, dans l'Oise. Le jeune soldat Henri Salvador compare ce combat désespéré à « la lutte du pot de terre contre le pot de fer⁸³ ». En l'absence quasi totale d'avions de reconnaissance, l'état-major ne dispose d'aucun renseignement fiable sur les positions et les mouvements de la Wehrmacht. Antoine de Saint-Exupéry, qui fait partie d'une escadrille de reconnaissance, assiste avec impuissance et tristesse, depuis le cockpit de son avion Potez 63-7 mitraillé par la DCA allemande, à l'irrésistible avancée des troupes ennemies : « Nous sommes fin mai, en pleine retraite, en plein désastre. On sacrifie des

équipages comme on jetterait des verres d'eau dans un incendie de forêt. Comment pèserait-on les risques quand tout s'écroule ?... Nous avons fondu comme cire⁸⁴. »

Le 10 juin, le gouvernement quitte Paris pour Tours. Les unités stationnées dans leurs fortifications de la ligne Maginot sont encerclées et capturées en masse. Marcel Bigeard est dégoûté par la débandade des unités qui n'opposent aucune résistance et qui abandonnent leurs armes dans les bois : « Quelle pagaille ! Est-ce possible ? Il n'y a donc pas quelques chefs pour reprendre tout cela en main⁸⁵ ? » Bouleversé par la défaite, il comprend à ce moment précis les carences de l'état-major, mais aussi des officiers qui ont été incapables de mettre en place un système de défense efficace.

Mussolini déclare la guerre à la France le 10 juin 1940. Des combats opposent l'armée française à l'armée italienne, qui réussit à occuper quelques positions dans les Alpes et une partie de Menton. La marine française, et notamment le navire *Dupleix* à bord duquel se trouve l'officier canonier Jacques Cousteau, procède à un bombardement des stocks d'hydrocarbures à Vado (Italie) et à Gênes le 14 juin. Quelques troupes françaises tentent de s'opposer à la progression de l'armée allemande, qui semble invincible.

Sur l'autre front, le soldat André Malraux, qui vient d'être incorporé depuis le 14 avril 1940 comme dragon au 41^e dépôt de cavalerie motorisée, près de Provins, est très légèrement blessé le 15 juin. Le jeune soldat Guy Lux, âgé de 20 ans, est affecté comme ambulancier chargé d'assurer le transport des blessés entre les postes de première ligne et les hôpitaux. Il est le témoin de scènes dramatiques auxquelles il n'est pas préparé : « Aujourd'hui, je suis toujours incapable de mettre des mots sur ces épouvantables souvenirs. Comment pourrais-je oublier ces visages ensanglantés,

ces corps amputés ? Je ne peux effacer ces images douloureuses de ma mémoire. C'est impossible ! Je n'avais pas même 20 ans et, déjà, j'étais le témoin des atrocités du monde. Combien de fois ai-je entendu les plaintes de ces blessés qui, sur le point de mourir, imploraient leur mère. Maman..., c'était le mot, à peine articulé, qui revenait le plus souvent sur les lèvres des mourants⁸⁶. »

Durant trois jours, 2 200 soldats français tiennent en échec sur la ligne de front de la Loire 40 000 soldats de la Wehrmacht appuyés par 150 blindés et 300 pièces d'artillerie. Parmi ceux qui opposent une résistance désespérée à la progression des Allemands sur la Loire, il y a le jeune Georges de Caunes (le père d'Antoine), qui a suivi le cours des EOR (École des officiers de réserve) à Auch. Georges de Caunes se trouve à l'École d'infanterie de Saint-Maixent et est envoyé à Port-Boulet, à 13 kilomètres de Chinon : « Ma compagnie a pris le contre-pied, et pour moi, le contre-pied, c'est la vérité⁸⁷. » Pas très loin de sa position, les cadets de l'École de cavalerie de Saumur, dirigés par le colonel Charles Michon qui n'avait pas obéi aux ordres de repli, livrent un combat héroïque : « Nous sommes les acteurs d'une comédie absurde dont le dénouement ne nous est pas connu. Francs-tireurs et sans doute factieux avant l'heure dans la mesure où nous sommes rebelles à une demande d'armistice qui, si elle ne signifie pas la fin de la guerre, suppose du moins la cessation des hostilités⁸⁸. »

Durant plusieurs journées, ces jeunes gens, pour la plupart prêts à mourir à 20 ans, repoussent les embarcations allemandes avec l'énergie du désespoir. Georges de Caunes est blessé par des éclats de mine⁸⁹. Jean Ferniot, âgé de 23 ans, qui fait partie des Cadets de Saumur, soulignera l'héroïsme de ceux avec qui il a combattu : « Des gamins mal armés pour tenir un front de 40 kilomètres face à trois

divisions allemandes, c'était bien évidemment complètement fou, mais pas sans panache. Sur le plan stratégique, cela n'avait aucun sens. Nous le savions, mais il fallait sauver l'honneur de l'armée française⁹⁰. » Un autre Cadet, Maurice Druon, futur académicien et ministre, alors âgé de 22 ans, relatera cette épopée dans son premier roman, *La Dernière Brigade*, publié en 1946. Le général de la Wehrmacht Kurt Feldt, impressionné par la bravoure de ces jeunes hommes, permet aux survivants de passer la ligne de démarcation qui vient d'être établie par l'armistice. Une par une, les villes tombent aux mains de l'armée allemande. Les troupes ennemies entrent à Orléans le 16 juin, et passent le même jour le fleuve en de nombreux points entre Gien et Nantes. Elles pénètrent à Lyon le 20 juin, à Vienne le 24, en même temps qu'à Clermont, Angoulême, aux portes de Bordeaux.

Une panique collective

À partir du début du mois de juin, l'armée allemande amorce une vaste offensive qui suscite un gigantesque mouvement de panique au sein de la population civile du nord de la France, en grande partie en raison du souvenir vivace des exactions allemandes qui s'étaient déroulées au cours de la Première Guerre mondiale (réquisitions, viols, exécutions). Mais surtout, le bouche à oreille fait état de multiples horreurs commises par les soldats allemands, comme le relatera par la suite Pierre Bellemare : « Mille bruits couraient sur la férocité de nos envahisseurs. Certains affirmaient qu'ils coupaient les mains des prisonniers, d'autres qu'ils violaient les fillettes devant leurs parents⁹¹. »

Les premiers réfugiés sont belges. Dès le 10 mai, le célèbre dessinateur de Tintin, Georges Remi, connu sous le nom d'Hergé, s'enfuit de Bruxelles avec sa femme Germaine, ainsi

que la femme de son frère et sa jeune nièce de 3 ans, sans oublier la chatte siamoise Thaïke, dans son Opel Olympia Cabriolet Coach, pour un voyage interminable sur les routes encombrées de France qui se termine dans le Puy-de-Dôme à Saint-Germain-Lembron⁹². La jeune Jacqueline Enté, qui sera connue par la suite sous le nom de Line Renaud, âgée de 12 ans, qui habite à Nieppe dans le nord de la France, est le témoin de cet exode massif : « On assiste à un flot indescriptible de personnes affamées, paniquées, indisciplinées, mélangées à des unités militaires disparates qui battent en retraite, souvent en désordre et résignées. On ne peut imaginer la panique qui, dans le Nord, s'empara des populations à l'annonce de l'avancée des troupes allemandes⁹³. » Pas très loin du domicile de Line Renaud, Jean-Pierre Coffe, âgé de 3 ans, voit défiler devant sa maison de Lunéville des foules de gens aux « regards hagards ». Ils quémangent de la nourriture et exhortent à se joindre à eux : « Les Allemands arrivent, fuyez ! Ne restez pas là⁹⁴. » La mère de Line Renaud prend la décision de fuir avec sa propre mère et sa fille en voiture, sur le toit de laquelle elle a arrimé deux matelas : « Je serais bien en peine de retracer ce qui pouvait alors traverser ma cervelle d'enfant. Crainte et angoisse très certainement, mais aussi excitation du voyage, attrait de l'imprévu et, par-dessus tout, sentiment qu'avec mes trois femmes auprès de moi, rien de vraiment grave ne pouvait m'arriver⁹⁵. »

Le 3 juin, l'aviation allemande bombarde Paris, mais aussi Malakoff, Vanves, Issy-les-Moulineaux et Boulogne-Billancourt, occasionnant de gros dégâts et de nombreuses victimes. Le vent de panique s'accélère en particulier à l'annonce, le 10 juin, de l'abandon de la capitale par le président de la République Albert Lebrun, le président du Conseil Paul Reynaud, le président du Sénat Jules

Jeanneney, et la plupart des députés. Charles de Gaulle, alors sous-secrétaire d'État à la Défense nationale, écrira dans ses *Mémoires de guerre* : « À partir du jour où le gouvernement avait quitté la capitale, l'exercice même du pouvoir n'était plus qu'une sorte d'agonie, déroulée le long des routes, dans la dislocation des services, des disciplines et des consciences⁹⁶. » Le même jour, en apprenant qu'un décret suspend tous les cours à Paris et que les épreuves du baccalauréat sont ajournées, Simone de Beauvoir décide de quitter la capitale⁹⁷.

Près de 8 millions de Français, soit près du cinquième de la population française, et près de 1,5 million de Belges partent en direction du sud de la France sur des camionnettes, des charrettes, des voitures à bras, des vélos ou à pied en poussant des landaus chargés de bagages. Comme le relatera Pierre Tchernia, qui prend le train précipitamment avec sa mère pour se réfugier dans le Lot : « Dans le jardin d'Auxerre, les cerises de juin 40 commençaient à mûrir. Nous n'allions pas les cueillir⁹⁸. » Les embouteillages sont monstrueux sur les routes encombrées. Le jeune Gilbert Trigano, qui souffre d'un phlegmon de la jambe, est transporté dans un corbillard⁹⁹. Les gens se battent aux stations d'essence pour obtenir les quelques litres de carburant qui permettent d'aller un peu plus loin. La chaleur est suffocante.

La foule est composée d'un mélange de civils et de soldats qui ne pensent qu'à une chose : s'enfuir. Le soldat Henri Salvador amorce une retraite avec son régiment, comme il l'expliquera par la suite : « On troqua la poudre à canon contre la poudre d'escampette. Chacun pour soi, on chercha tous à déguerpir pour éviter d'être tué bêtement ou fait prisonnier¹⁰⁰. » Le guitariste de jazz va faire 800 kilomètres à vélo jusqu'à Biarritz : « C'est le seul moment de ma vie où j'ai regretté d'avoir appris la guitare, au lieu de m'être

entraîné dans un vélo-club¹⁰¹. » La petite Brigitte Bardot prend place dans la vieille Renault conduite par son père et chargée de bagages tandis que sa mère les suit au volant de sa Citroën 11 CV, avec à ses côtés la petite sœur, la grand-mère et Pierrette, la nurse¹⁰². Le jeune Pierre Bellemare, âgé de 11 ans, est tassé à l'arrière de la voiture à côté de sa mère et de sa sœur. Il est le témoin de cette débâcle avec des hommes, des femmes et des enfants surgissant « comme des fantômes... Des centaines, des milliers, des masses de réfugiés marchaient. La faim, la peur, le sommeil se lisaient sur leurs visages. Ils ahanent, tractant des charrettes, bousculant des landaus, tirant des chevaux maigres, s'accrochant à des bicyclettes débordantes de matelas et d'ustensiles¹⁰³ ». Jacques Chirac, âgé de 8 ans, est serré contre sa mère dans la Renault Viva 4 d'un ami de son père, Georges Basset, qui transporte déjà cinq autres personnes et leurs bagages. Depuis la vitre, le petit Jacques, déjà très curieux, découvre avec surprise les voitures en panne abandonnées dans les fossés, les cadavres d'animaux jetés sur les bas-côtés et les larmes sur les visages de ces soldats apeurés qui ont perdu leur unité¹⁰⁴. Le voyage de Jean Gabin avec sa femme Doriane dans leur Buick jusqu'aux portes de Toulouse est particulièrement éprouvant : ils passent leur temps à se disputer jusqu'à ce que le célèbre acteur exaspéré abandonne son épouse en lui laissant sa voiture et ses lingots d'or¹⁰⁵.

Toutes les personnes qui participent à l'exode vivent dans la crainte des redoutables attaques en piqué des stukas et des Messerschmitt qui sèment la mort à chacun de leurs passages. Le jeune André Darricau, qui sera connu sous le nom de Darry Cowl, âgé de 15 ans et accompagné de sa mère, est le témoin des bombardements qui ont lieu à Étampes. Il n'oubliera jamais l'« odeur violente de viande grillée » qui leur fait prendre conscience de l'horreur de la

guerre¹⁰⁶. Le jeune Sacha Distel, âgé de 7 ans, qui se trouve aussi en voiture avec sa famille sur une route en direction de Chartres, assiste avec impuissance à un bombardement : « Panique immédiate. Chacun se protégea comme il put, à plat ventre, dans le fossé, derrière les automobiles ou les charrettes à bras. Les avions passèrent au-dessus de nos têtes, disparurent dans un tintamarre et nous nous relevâmes¹⁰⁷. » Après un bombardement, Robert Hossein perd ses parents entre Orléans et Vierzon. L'enfant âgé de 12 ans se retrouve livré à lui-même, avec des personnes qu'il ne connaît pas. Il est le témoin du mitraillage des civils par les avions italiens, comme il le relatera : « J'ai vu du sang sur les fenêtres et des choses bouleversantes qu'on ne doit pas voir à cet âge¹⁰⁸. » Son errance dure deux mois avant que ses parents ne le retrouvent sain et sauf. Il sera marqué à jamais par cet épisode tragique : « Les gaz, les bombes... C'était vraiment un grand traumatisme pour un gamin de mon âge. C'était trop dur et cela a marqué toute ma vie. Je suis toujours aux aguets, toujours sur mes gardes. J'ai des réactions de méfiance terribles ! Mais mon instinct s'est développé de pair et je peux arriver à connaître très bien des gens que je viens de rencontrer, rien qu'en les observant. C'est pour moi comme une seconde vue¹⁰⁹. »

Certains ont la chance de pouvoir trouver un train. Cela ne veut pas dire qu'ils sont sauvés. La famille de Monique Serf, qui sera connue sous le nom de Barbara, reste bloquée dans un train plusieurs jours à environ 100 kilomètres de Blois. Barbara, âgée de 9 ans, assiste à une attaque par trois stukas. Elle est effrayée par les scènes apocalyptiques de blessés qui hurlent et qui agonisent, et par les cadavres qui gisent tout le long de la voie. Cette situation dantesque ne l'empêche pas de jouer aux abords du train, comme elle l'écrira par la suite : « Lorsqu'on a 9 ans, la guerre, c'est

aussi parfois traverser l'horreur en jouant¹¹⁰. » Barbara restera marquée jusqu'à la fin de sa vie par le souvenir de ce mitraillage, tout en étant consciente qu'elle a eu la chance miraculeuse de n'avoir pas été touchée : « D'autres ont eu moins de chance¹¹¹... » Le jeune Georges Brassens monte clandestinement avec un ami dans un train assurant le transport de charbon. Il finira par arriver à Sète après un voyage harassant qui dure quarante-huit heures¹¹². Dans le train bondé où il se trouve, le jeune Edgar Nahoum, qui sera connu sous le nom d'Edgar Morin, découvre un agréable dérivatif : « Je suis serré contre un gros derrière qui, à la longue, m'excite et je le tripote pendant la nuit sans qu'il y ait de réactions hostiles¹¹³. »

D'autres partent à vélo, comme Michel Audiard* avec deux copains du XIV^e, Bébert et Gédéon : « On a foutu le camp, sans fausse honte. On s'est taillés. Ce n'était pas reluisant. Conserver vingt kilomètres d'avance sur les Allemands, c'était tout notre problème. Ce que je n'avais pas prévu, c'est qu'on allait se poiler pendant un mois. Ce n'était pas de l'insouciance, c'était de l'inconscience¹¹⁴. » François Cavanna part également à vélo pour un long périple vers le sud de la France qu'il relatera dans son livre *Les Russkoffs*.

L'accueil des réfugiés dans le Sud, et surtout le Sud-Ouest, n'a pas du tout été préparé, comme le relate Saint-Exupéry : « Où vont-ils, ces vagabonds ? Ils se mettent en marche vers le sud, comme s'il était là-bas des logements et des aliments [...] des tendresses pour les accueillir. Mais il n'est, dans le Sud, que des villes pleines à craquer, où l'on couche dans les hangars et dont les provisions s'épuisent [...]. Ils marchent vers des escales fantômes²⁹¹. »

* Il racontera cette période dans un roman autobiographique : *Le Petit Cheval de retour*.

À La Rochelle, Georges Simenon, qui a été nommé haut-commissaire aux réfugiés belges, est chargé d'accueillir les réfugiés de son pays complètement désarmés¹¹⁵. Il les aide à obtenir des bons d'essence et des biberons, du ravitaillement et des lieux d'accueil... Il refuse toutefois de s'occuper d'un groupe de Juifs anversoïses sous le prétexte qu'ils ne sont pas belges¹¹⁶...

Pendant ce temps-là, des artistes comme Édith Piaf ne perdent pas de temps. Elle donne un récital au Capitole de Marseille du 6 au 12 juin et joue le 10 juin, avec Jean Marconi, une courte pièce écrite par Jean Cocteau : *Le Fantôme de Marseille*. André Raimbourg se trouve avec les quelques survivants du 24^e régiment à Arzacq-Arraziguet, dans les Pyrénées, après un long périple à travers la France. Un soldat, Étienne Lorin, imprimeur de son état, mais également accordéoniste, lui propose de distraire les bidasses épuisés. André Raimbourg accepte immédiatement et obtient un grand succès dans ses imitations de Fernandel et dans ses sketches où il joue l'idiot du village. Cette expérience insolite du mois de juin 1940 donnera à Bourvil l'idée de poursuivre une carrière artistique sous les encouragements d'Étienne Lorin, qui deviendra par la suite son fidèle compositeur.

L'armistice

Le 14 juin 1940, à 5 heures du matin, les premiers éléments de l'armée allemande pénètrent dans Paris par la Porte de la Villette. Les rues sont désertes. La ville a perdu 60 % de sa population. Beaucoup de Parisiens ont quitté la capitale, qui est déclarée « ville ouverte ». Très rapidement, des détachements de l'armée allemande occupent les points centraux. Les autorités nazies érigent des panneaux indicateurs en allemand afin que les véhicules militaires

puissent s'orienter dans les grandes artères. Le drapeau à croix gammée flotte désormais sur les principaux édifices de Paris. Les troupes allemandes prennent position devant les ministères et les bâtiments de l'armée tandis que les gradés s'installent dans les plus prestigieux hôtels comme le Crillon, le Meurice, le Lutetia, le Raphaël et le George-V.

Charles Aznavour, âgé de 15 ans, assiste par curiosité au défilé des soldats allemands rue La Fayette, près du métro Cadet. Il est épaté par leur allure martiale : « Rien que des gaillards blonds, pleins de santé, grands et gais comme des libérateurs¹¹⁷ ! » Autour de lui, tout le monde reste figé, avec toutefois « des hommes et des femmes [qui] pleuraient debout sur les trottoirs en voyant cette colonne étrangère souiller le sol de notre capitale¹¹⁸ ». Des soldats sur un side-car s'arrêtent près de son groupe de badauds et leur offrent des bonbons et des cigarettes, que Charles Aznavour s'empresse d'accepter.

Le même jour, le gouvernement s'est installé à Bordeaux. Les députés et les sénateurs s'interrogent sur l'attitude à adopter. Certains sont partisans de poursuivre la lutte hors de France, en Afrique du Nord française, comme un groupe de parlementaires avec Pierre Mendès France qui embarquent sur le paquebot *Massilia* pour gagner le Maroc.

Pendant ce temps-là, l'entourage du maréchal Pétain – appuyé par Pierre Laval, approuvé par Maxime Weygand, chef d'état-major général, puis par François Darlan – soutient énergiquement l'idée de la demande d'un armistice auquel s'opposent Paul Reynaud et Georges Mandel, l'ancien collaborateur de Clemenceau. Le 16 juin, le président du Conseil, Paul Reynaud, est contraint de démissionner. À 11 heures du soir, le président Albert Lebrun fait appel pour le remplacer au maréchal Philippe Pétain, âgé de 84 ans.

Le lendemain, le 17 juin, à 12 h 30, il s'adresse de sa voix chevrotante sur les ondes de la radio à la nation française : « Sûr de l'appui des anciens combattants que j'ai eu la fierté de commander, je fais à la France le don de ma personne pour atténuer son malheur. En ces heures douloureuses, je pense aux malheureux réfugiés qui, dans un dénuement extrême, sillonnent nos routes. Je leur exprime ma compassion et ma sollicitude. C'est le cœur serré que je vous dis aujourd'hui qu'il faut cesser le combat¹¹⁹... » Le maréchal Pétain se présente d'emblée en homme de vérité. Il fustige l'« esprit de jouissance » qui prévaut dans la société française, depuis la victoire de 1918, sur l'« esprit de sacrifice ». Il déclare : « On a revendiqué plus qu'on a servi. On a voulu épargner l'effort ; on rencontre aujourd'hui le malheur. »

À Marseille, le jeune Yves Montand écoute avec sa famille l'allocution du maréchal Pétain, qui est accueillie avec un sentiment de satisfaction : « Je perçois aussitôt autour de moi un grand soulagement, d'abord dans ma famille, mais aussi dans la rue, au café, impasse des Mûriers et partout. Soulagement de se dire : la guerre est finie, donc l'amant, le mari, le frère vont rentrer. Il n'y a plus cette menace des bombardements¹²⁰. »

Michel Audiard, qui entend à partir des haut-parleurs la déclaration du maréchal Pétain dans un tranquille village sur la route du Lot, résume parfaitement avec sa gouaille de titi parisien l'état d'esprit général qui règne à ce moment précis : « Y a un truc qu'est vrai, c'est quand Pétain a signé l'Armistice, tout le monde a dit Ouf¹²¹. » La quasi-totalité de la classe politique et la plus grande partie de l'opinion publique accueillent avec soulagement les propos du « vainqueur de Verdun ». Henri Grouès, qui n'est pas encore l'abbé Pierre et qui est hospitalisé dans un lycée transformé

en hôpital à la suite d'une pleurésie, relate le sentiment de ceux qui écoutent avec lui le discours de Pétain à la radio : « C'est fini, le cauchemar s'achève ! Finie, cette horreur dont on a encore plein les yeux, ces civils et ces armées brisés¹²². » François Mauriac rend hommage, dans *Le Figaro*, à Philippe Pétain qui a donné une « suprême preuve d'amour » à la France « au fond d'un abîme d'humiliation ». Comme beaucoup de Français Maurice Chevalier fait confiance à Pétain : « Si le Maréchal en a décidé ainsi, c'est qu'il pense qu'il fallait le faire. Il doit le savoir, lui ! C'est son métier¹²³. »

À plusieurs milliers de kilomètres, sur l'île de la Réunion, Raymond Barre est abasourdi par l'annonce de la défaite, qui ébranle l'idée qu'il se fait de la France : « Nous avons tous, dans ces terres lointaines si attachées à la métropole, une certaine idée de la France et juin 1940 fut indiscutablement pour moi un grand choc. Je ne pensais pas – étant donné l'éducation que j'avais reçue, le respect de l'armée dans lequel j'avais été élevé, la confiance que je plaçais dans la puissance de mon pays – je ne pouvais pas penser que les événements allaient tourner comme ils l'ont fait¹²⁴... »

Six semaines de combat, quelque 65 000 soldats tués ou disparus, plus de 8 millions de civils sur les routes de l'exode ont considérablement ébranlé les Français, qui viennent de subir « le plus atroce effondrement de notre histoire » (Marc Bloch, *L'Étrange Défaite*). Philippe Pétain ne perd pas de temps : il entame le 17 juin les négociations d'armistice, par l'intermédiaire de l'ambassadeur d'Espagne, pour arrêter le combat. Pendant ce temps-là, certaines unités continuent à se battre avec énergie, refusant d'accepter la défaite. Antoine de Saint-Exupéry en livre ce récit : « Car nous mourons [...]. Ces morts n'illustrent peut-être pas une

Résistance extraordinaire. Je ne célèbre point une Résistance extraordinaire. Elle est impossible. Mais il est des paquets de fantassins qui se font massacrer dans une ferme indéfendable. Il est des groupes d'aviation qui fondent comme cire au feu²⁹¹. » Dans les Alpes et sur l'Isère, la 6^e armée du général René Olry résiste vigoureusement jusqu'au 24 juin à la fois contre les troupes italiennes et allemandes. Elle abandonne un territoire réduit aux Italiens et ferme à Voreppe la route de Grenoble à un corps de Panzers. Au cours des huit jours qui séparent le discours de Pétain et l'application effective du cessez-le-feu, beaucoup de soldats français sont capturés sans combattre.

Le vendredi 21 juin, dans la clairière de Rethondes, près de Compiègne, la délégation française prend connaissance des conditions d'armistice dans le wagon du maréchal Foch où avait été signé le traité de paix du 11 novembre 1918. Le 22 juin à 18 h 32, des représentants du gouvernement français signent le nouvel armistice. Mais les Allemands exigent que son application soit différée au 25 juin, dans la mesure où un second accord doit être signé avec l'Italie. La France s'engage à livrer son matériel de guerre, sauf la flotte qui est contrainte de regagner ses ports d'attache pour y être désarmée. Le pays est coupé en deux avec une zone occupée et une zone « libre ». La France est tenue néanmoins de payer de très lourds frais d'occupation. L'Alsace et la Moselle sont annexées par l'Allemagne. Les Français doivent livrer les réfugiés politiques allemands, notamment les socialistes et les communistes. Les Allemands disposent d'un moyen de pression sur les autorités françaises en internant plus d'un million et demi de prisonniers de guerre. La convention prévoit aussi que France conserve son empire colonial, il est vrai hors de portée de l'occupant, et une armée de 100 000 hommes.

Le lendemain du discours du maréchal Pétain, le général Charles de Gaulle s'exprime au micro de la BBC pour enjoindre aux Français de ne pas perdre espoir et de poursuivre le combat, en leur disant que la défaite n'était pas définitive, que la France n'était pas seule. Le même jour, le jeune Alain Gayet, le grand-père de Julie, âgé de 17 ans, embarque à Brest sur un chalutier – le *Moncouso* – à destination de Falmouth. De son côté, le jeune étudiant en médecine François Jacob, futur prix Nobel, embarque à Saint-Jean-de-Luz, le 21 juin 1940, à bord du *Batory*, à destination de l'Angleterre. Ils feront partie des premiers combattants des Forces françaises libres. Comme l'expliquera par la suite François Jacob : « L'exceptionnel dans l'appel du 18 Juin, c'était d'abord la rencontre de vérités simples, parce que le droit de la France se confondait avec les droits de l'homme et le patriotisme avec la liberté. C'était aussi la rébellion, l'insubordination du soldat à des ordres jugés indignes, parce que l'obéissance du Français à l'intérêt et à l'honneur du pays l'emportait sur l'obéissance du militaire à ses chefs¹²⁵. »

Georges de Caunes se rend à Marseille pour rejoindre Londres : « J'étais gaulliste parce que j'avais 20 ans. De Gaulle, c'était Thierry la Fronde. Je trouvais que c'était trop beau pour être vrai. "De Gaulle", je pensais que c'était un nom de guerre¹²⁶. » Il est arrêté par des gendarmes, car il n'est pas officiellement démobilisé. Jugé par un tribunal militaire il est intégré d'office dans l'armée d'armistice. La plupart des Français n'ont pas écouté le message du général de Gaulle et rares sont ceux qui en saisissent l'importance à l'instar de l'abbé Pierre, qui expliquera par la suite : « Des événements généraux, je ne connaissais que ce qu'en pouvait connaître le Français moyen, sans grande information ni formation politique. Mais rien ne m'avait vraiment